

lieu du bon grain, et, par une fausse éducation, se prépare une suite de malheurs.

La mère de Jean B... n'avait pas eu le bonheur d'entendre ses premiers bégaiements et de guider ses premiers pas ; et il n'avait pas encore atteint sa sixième année quand son père mourut, emportant le regret de laisser sur la terre son fils unique. Un oncle éloigné adopta l'enfant, et se fit le gérant de la fortune considérable qui lui revenait.

Jean fut élevé avec beaucoup de soins. Il devint un jeune homme doué de toutes les qualités extérieures qui possèdent tant de charmes dans le monde ; mais il se trouva qu'il n'avait pas la religion de ses aïeux, qu'il n'avait pas le bonheur d'être catholique. Comme ceux-là devaient s'en attrister là haut !

Beau, élégant, très instruit, il était bien aimé des jeunes filles, et il devenait l'espérance de bien des mères qui le souhaitaient pour gendre. Mais son amour reposait sur une douce fillette blonde comme les blés mûrs des champs, avec des yeux d'azur, avec une âme d'ange. La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, par une de ces affinités subites et inexplicables dont Dieu tient le secret, leur cœur avait battu plus fort : ils avaient commencé à s'aimer.

A la réalisation de leur rêve s'opposait un obstacle : le père de Marie désirait pour elle un époux catholique. Après bien des prières et des sollicitations ce vertueux veillard pressa sa fille sur son cœur : Que le bon Dieu bénisse ton œuvre, dit-il. Et leur union fut permise, et leur mariage fut célébré par des fêtes splendides.

O les beaux jours qu'ils passèrent dans leur demeure enchantée ! Marie rendait le foyer bien doux à Jean qui ne pouvait se lasser d'admirer les vertus de son épouse. Que de fois il s'arrêtait à la contempler en prière, lui qui ne priait pas ! Comme il se plaisait à l'écouter quand elle lui parlait des beautés de notre sainte religion ; cependant, sans se soumettre à ses supplications lorsqu'elle le demandait de l'accompagner à l'église ! Il avait toujours un prétexte, une affaire pressante qui le réclamait incessamment.

Quand Dieu leur eut donné un fils, le père se crut le plus heureux des hommes et il ne manqua à la jeune mère que la conversion du pauvre égaré. Dans leur amour sans bornes ils puisaient tous deux les plus tendres sollicitudes pour cet enfant rose et frêle qu'ils craignaient de voir flétrir et mourir entre leurs mains, comme les plus belles fleurs de leur parterre.

L'après-midi s'était écoulé délicieusement, sous le frais ombrage des ormes, à regarder s'ébattre, sur le gazon, le bébé qui venait d'avoir deux ans. Il laissait échapper de joyeux cris, et courait incertain vers son père et sa mère qui le recevaient en le couvrant de leurs baisers.

—Notre petit Aimé semble prendre quelque force, dit Jean à Marie.

—J'en éprouve une grande joie, répondit-elle... Ah ! il ne dépend que de toi, mon bien-aimé, de mettre le comble à mon bonheur. Pourquoi donc balances-tu si longtemps ? Pourquoi donc ne renonces-tu pas aux erreurs dans lesquelles tu vis, quand tu parais reconnaître la fausseté de ta doctrine ?...

—Je ne le puis à présent, mon amie, plus tard ! plus tard !...

La nuit suivante, l'enfant eut un sommeil fiévreux, agité, qui jeta l'inquiétude dans l'esprit de ses parents et qui, vers le matin, dégénéra en une crise violente. Le médecin fut mandé en toute hâte, et, malgré ses efforts pour dissimuler le peu d'espoir qu'il gardait de le sauver, il ne put cacher son opinion aux regards anxieux et scrutateurs qui l'interrogeaient.

Avec une résignation toute chrétienne, la mère redoubla ses soins.

Comment peindre la douleur et le désespoir du malheureux père ! Il ne pouvait se faire à l'idée de perdre son fils unique, et dans ces heures navrantes, quelles lamentations !

—Courage, mon ami, lui dit-elle, je vais bien prier.

—Si notre enfant guérit, j'irai remercier Dieu avec toi.

Ces paroles ravivèrent l'espérance de la jeune femme, et la consolation qu'elle versèrent dans son cœur égala son épreuve.

Vers le soir, un changement s'opéra, et le cher ange sourit à ceux qui l'aimaient si tendrement. La convalescence fut aussi prompte que la maladie, et quelques jours après il était plein de fraîcheur et de beauté.

Dans l'âme de cette brebis qui pensait rentrer au bercail, l'adorable Pasteur, le miséricordieux Prisonnier des autels, fit passer en un instant l'ineffable suavité que ressentent ceux qui l'aiment, et suivent ses commandements.

—J'ai goûté, s'écriait-il, des délices qui valent plus que les biens et les plaisirs de la terre ! Que le joug du Seigneur doit être doux et son fardeau léger ! Je veux m'instruire et revenir à la lumière...

Marie devint son pieux et fidèle catéchiste, lui apprenant à croire les insondables mystères de notre sainte religion, lui expliquant les sublimes vérités qu'elle renferme.

Un mois après, il s'approchait pour la première fois du tribunal de la pénitence ; pour la première fois il goûtait le Froment des élus. Toute la patrie céleste chanta un cantique d'allégresse, toute la nature publia les merveilles du Sauveur.

Jean pressait sa femme et son fils dans ses bras : —Je te dois tout mon bonheur, ô ma chérie, répondit-il.

—Celui, dit saint Jacques, qui gagnera son frère, sauvera son âme et couvrira la multitude de ses péchés.

C'est ainsi que l'âme de Marie brillera dans le ciel comme un astre au firmament.

Mario Souise!



ORIGINE DU JEU DE BILLARD

Le *British Museum* vient de se rendre acquéreur d'une lettre très originale datant de 1750. D'après cette lettre, le jeu de billard aurait été inventé vers le milieu du XVI^e siècle par le patron d'un mont-de-piété, nommé *William Kew*. Cet industriel, dont la profession est connue en Angleterre sous le nom de "pawnbroker", avait l'habitude de jouer chaque soir sur son comptoir avec les trois boules signalétiques suspendues à la porte de sa boutique, en se servant d'une mesure de longueur appelée *yard*. Le nom de "Bill Yard", dont on a fait *billard*, viendrait de ce que *William* ou *Bill Kew* poussait les boules avec la "yard" qui lui appartenait et que l'on appelait "Bill's yard", c'est à dire la *yard de Bill*. Le mot *queue* viendrait aussi *Kew*.

TROTTOIRS ÉLECTRIQUES

L'une des curiosités les plus intéressantes de l'exposition de Chicago sera certainement les trottoirs électriques qui y sont déjà en opération. Des trottoirs électriques ! Un mot d'explication est évidemment nécessaire.

Autour d'une section des bâtisses de l'exposition on a construit deux voies ferrées, en forme d'éclipse, de 900 pieds de long. Les roues sont recouvertes de plate formes qui constituent deux véritables trottoirs mouvants, dont l'un a une vitesse de 6 milles à l'heure, tandis que l'autre, à côté, a une vitesse de trois milles à l'heure. Toute cette construction est couverte. Le pouvoir moteur est l'électricité.

Ces trottoirs sont continuellement en mouvement. Pour descendre, les passagers passent

d'une plateforme à l'autre, de celle qui circule plus rapidement à la plateforme qui a une vitesse moindre.

Le *Scientific American* donne une gravure de ces trottoirs mouvants.

LÉGENDE ARABE

Il y avait une fois un riche marchand qui voyageait avec une caravane de marchandises dans un grand désert. La nuit arrivait, et les brigands abondaient. Il pressait donc le pas, car il voulait arriver à sa destination avant l'obscurité. En hâtant ainsi ses bêtes de somme épuisées, il aperçut un petit garçon assis sur le bord de la route.

—Qu'as-tu donc, mon enfant ? demanda le marchand.

—Je me suis planté une épine dans le pied, répond l'enfant, et je ne puis plus avancer.

Oubliant le danger, le marchand s'arrête, arrache l'épine du pied du blessé, et donne un morceau d'or au petit garçon.

Les années, s'écouèrent, et un beau jour, le marchand se trouva en paradis.

—Pourquoi ai-je tant de roses, demanda-t-il à l'ange, tandis que d'autres, beaucoup plus méritants que moi, en ont si peu.

—C'est que, répliqua l'ange, l'épine que tu as arrachée du pied de ce petit pèlerin a poussé et grandi jusqu'à devenir un rosier, et les roses t'appartiennent ; car une bonne action faite sur la terre est récompensée au centuple en paradis.

PLANTATION DES DENTS

A en croire un journal russe, un dentiste de Moscou a découvert une méthode de planter les dents artificielles dans la bouche de telle manière qu'elles poussent bientôt dans les gencives et deviennent des dents réelles, avec l'avantage de n'avoir pas de nerfs. C'est vraiment là une grande découverte, si elle est confirmée. Echapper à l'alternative effrayante des plaques et rateliers et posséder une troisième génération de dents véritables qui ne font jamais mal, ne remuent pas et ne tombent pas, semble être un rêve trop fascinant pour reposer sur un fait réel.

On s'imaginera naturellement que le procédé préliminaire n'est pas un sujet de gaieté, car il est nécessaire de creuser des trous dans la mâchoire, mais ce n'est qu'un désagrément passager et comparativement léger. Déjà, on avait beaucoup entendu parler de la sentence des dents de dragon, mais si le procédé peut s'appliquer aux molaires humaines et qu'elles puissent se planter en rangs d'oignons dans une bouche dé garnie, il faudrait songer à élever un monument—en ivoire, nécessairement—au dentiste moscovite à qui revient le mérite de l'invention.

M. FERDINAND BÉLAND

LE MONDE ILLUSTRÉ a une bien douloureuse perte à enregistrer, au grand détriment de son personnel. De fait, nous nous étions accoutumés à estimer, comme un des plus actifs collaborateurs de notre œuvre, notre agent et dépositaire général à Québec, M. F. Béland, qui vient de descendre dans la tombe.

Honnête et intègre citoyen, actif et loyal jusques dans les moindres détails de ses affaires, M. Béland n'a toujours inspiré que l'estime la plus sincère à ceux qui furent en relation avec lui.

Bien mérités sont les regrets que son décès a provoqués, chez nous et ailleurs !

Savoir bien faire les honneurs chez soi, c'est savoir oublier qu'on est le maître.—JULES SANDEAU.

Ne pas honorer la vieillesse, c'est vouloir démolir le matin la maison où l'on doit coucher le soir.—ALPHONSE KARR.